Le théâtre néo-latin en France au XVI^e siècle. Études et anthologie. Sous la direction de MATHIEU FERRAND avec la collaboration de SYLVIE LAIGNEAU-FONTAINE. Genève, Droz, « Cahiers d'Humanisme et Renaissance » n° 170, 2020. Un vol. de 583 p.

Le récent intérêt des chercheurs pour le théâtre néo-latin composé au XVI^e siècle rencontre aujourd'hui un désir de redécouverte de nouveaux corpus dramatiques de la part d'un public plus large, curieux du théâtre ancien. L'opportun volume dirigé par Mathieu Ferrand, avec la collaboration de Sylvie Laigneau-Fontaine, se partage en une série d'études qui renouvelle l'approche traditionnelle de ce théâtre et une anthologie rassemblant trente-quatre extraits, traduits, de vingt-deux pièces composées entre 1510 et 1600, choisis pour offrir un paysage le plus large possible de la production néo-latine en France.

Dans une riche et fine introduction historiographique, Mathieu Ferrand montre comment cette pratique scolaire et érudite a été écartée des récits d'histoire du théâtre car elle contrevenait à la construction de l'idéologie du théâtre populaire mise en place au XIX^e siècle. C'est alors l'histoire d'une reconquête que Mathieu Ferrand expose, reconquête favorisée ces derniers temps en premier lieu par l'intérêt revivifié pour la littérature néo-latine et les enseignants humanistes d'une part, ensuite par le profond renouvellement des études sur le théâtre des XV^e et XVI^e siècles, et enfin par les travaux sur le théâtre néo-latin des autres pays européens qui ont beaucoup moins souffert de présupposés qu'en France, dans laquelle les constructions idéologiques autour de la « langue de Molière » sont écrasantes. À l'extrême marge d'une production déjà marginalisée – le théâtre joué en France avant le XVII^e siècle –, ces pièces écrites en latin, au sein des collèges pour leur grande majorité, se sont vues refuser le statut de théâtre. Elles n'auraient pas été composées pour être jouées, parce qu'érudites et didactiques. C'est ignorer que le jeu théâtral se révélant être un outil didactique majeur, ces pièces ont pour la plupart précisément été écrites pour être jouées.

L'heure n'étant pas à la synthèse d'après ses directeurs, l'ouvrage a pour ambition de faire connaître les textes et d'explorer les pistes de travail les plus intéressantes sur ce corpus. La première partie, « Un théâtre vernaculaire en latin ? », organisée selon un principe chronologique et thématique, présente les textes composés avant 1530. Le théâtre vernaculaire en latin pouvait en effet reprendre les formes théâtrales vernaculaires contemporaines, farces, mystères et moralités. C'est comme *praxis* polémique que Jelle Koopmans entend l'examiner, à travers des traces archivistiques ténues mais significatives. C'est encore le lien des fameux vingt-quatre *Dialogi* de Ravisius Textor avec les jeux en langue vulgaire qu'Estelle Doudet explore, avant que Nathanaël Istasse en étudie la réception européenne à travers ses adaptations en français, espagnol ou anglais. Le modèle des mystères chrétiens est également présent dans les tragédies de Quinziano Stoa (1508) et de Nicolas Barthélémy (1529), comme l'analyse John Nassichuk. Les parties suivantes interrogent quant à elles la notion de genre néo-antique. La deuxième partie, « Renaissance de la comédie », débute par un panorama de la production comique dans les collèges parisiens, que Mathieu Ferrand prolonge par une analyse des modèles de la première *comoedia* composée par Calmus. Jan Bloemendal examine une parabole de l'enfant prodigue, l'*Acolastus*, une comédie biblique des Pays-Bas composée par Gulielmus Gnapheus publiée à Paris. La troisième partie de l'ouvrage est organisée autour des figures des « maîtres » Marc-Antoine Muret et Georges Buchanan. Virginie Leroux, Nathalie Catellanik, Carine Ferradou et Emmanuel Buron dévoilent comment ces deux auteurs nourrissent l'œuvre des poètes des générations suivantes qui écrivent en français. Les articles de la quatrième partie, « Tragédies de collège », s'attachent à des œuvres théâtrales tragiques composées par des professeurs de collèges ou des étudiants. L'œuvre de Claude Roillet, professeur au collège de Boncourt, est éclairée par deux études de John Nassichuk et Nina Hugot. Eric Syssau se concentre sur la production tragique du collège de Navarre, notamment sur une tragédie écrite par le régent Abel Souris et sur la pièce composée par l'étudiant Jean

Rose. La dernière partie explore les « confins des genres et/ou du siècle », avec l'œuvre de trois auteurs qui furent des savants mais non des professeurs : Sylvie Laigneau-Fontaine et Catherine Langlois-Pézeret présentent la *Suzanne* du chanoine dijonnais Charles Godran (1571) et Monique Mund-Dopchie offre une analyse de la réécriture chrétienne par l'historien Jacques-Auguste De Thou du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Enfin, Margaux Dusausoit présente la tragédie prétexte de l'imprimeur royal Frédéric II Morel (1600) publiée après les guerres de religion. Une bibliographie, un index des noms et un index des personnages complètent le volume.

L'anthologie, conçue pour être lue indépendamment de la partie « Études », rassemble des extraits de comédies, tragédies, tragi-comédies, aux sujets antiques, chrétiens ou païens, que ces textes aient été composés pour des jeux de collèges ou pour la lecture. Les scènes bénéficient d'une courte présentation et contextualisation. On y découvre de très beaux textes, dont la magnifique plainte du chœur avant la Crucifixion du *Theoandrothanatos* de Quinziano Stoa (1514), le poignant portrait Iphis avant son sacrifice dans la tragédie de George Buchanan *Jephtes sive Votum* (1554), le puissant soliloque de Néron dans *Petrus* de Claude Roillet (1556), le dialogue passionné d'Antoine et de Cléopâtre dans l'*Antonius* de Jean Rose (1557-1558) ou le vif échange entre Lucifer et Jean-Baptiste dans *Parabata vincetus* de Jacques-Auguste De Thou (1595). Nul doute que cette anthologie contribuera à un changement de regard sur ce théâtre.

MARIE BOUHAÏK-GIRONÈS